

Hervé Beurel : Emprunts publics

Hervé Beurel fonde son travail d'artiste sur la réutilisation de formes déjà-là et aime regarder ce qui a été conçu par d'autres, dans des espaces construits, son terrain d'exploration favori. À ce titre, les formes artistiques constituent une source d'intérêt toujours renouvelé. Ces « travaux de décorations »¹ visibles dans les villes et les bâtiments, publics ou privés, ont déjà nourri nombre de ses projets. Les peintures, mosaïques ou interventions murales l'intéressent, tout comme les réalisations à caractère artistique, c'est-à-dire les éléments au statut incertain entre art et architecture². Cette ambiguïté pointe des interrogations fondamentales : où commence et où finit l'œuvre d'art ? Son travail amène un œil neuf sur des environnements si quotidiens qu'ils ne sont plus perçus comme porteurs de symbolique. « Créer des structures nouvelles en (re)présentant les choses, imaginer des nouvelles perspectives sur des objets artistiques qui semblaient avoir épuisé les regards possibles, jusqu'à parfois tomber dans une forme d'indifférence » le motive. Sa création relève de la production de formes nouvelles issues d'un regard plastique sur les choses existantes. Et les modèles intéressants sont ceux au caractère plutôt neutre, frisant avec la fadeur. Son travail s'apparente à une sorte d'inventaire des ruines, au double sens d'œuvres quelque peu délaissées et relevant aussi de catégories finalement assez peu pensées par les spécialistes de l'art.

En 2001, il avait réalisé *Intercalaire*, œuvre commandée dans le cadre du 1% artistique pour l'extension de la bibliothèque universitaire du campus Santé de l'Université de Rennes 1. Il s'était alors intéressé aux tranches des ouvrages anciens pour créer d'immenses sérigraphies sur verre et relier plastiquement et symboliquement des espaces contradictoires. Dix ans après sa propre commande, le Service culturel l'a invité à porter son regard singulier sur les autres œuvres déjà présentes sur les campus de l'Université, à l'occasion du colloque national *L'art pour tous, les 60 ans du 1% artistique*. Patrimoine important mais souvent peu valorisé, cette invitation a été l'occasion d'explorer une matière diversifiée. Il s'est tourné vers les sculptures présentées en extérieur sur les campus de l'Université qu'il a très longuement parcourus, prenant le temps d'en comprendre la complexité, s'intéressant aussi aux archives photographiques. Le projet *Répliques* présenté au Diapason se décline sous deux aspects complémentaires : une exposition et une édition d'artiste. Loin du reportage ou du documentaire, *Répliques* propose plutôt une forme de grand écart entre les sculptures citées et ce qui est présenté.

Hervé Beurel emprunte donc à d'autres créateurs. Mais il rend... et avec grand intérêt ! Les réalisations artistiques choisies ici ne sont pas particulièrement remarquables ; il ne s'agit vraisemblablement pas de chefs-d'œuvre. Pour autant, elles sont parfaitement représentatives de l'abondance de ce type de 1% artistique massivement apparus en France à leur époque, celle de la fin des Trente Glorieuses. Usant des formes produites quelque cinquante ans avant eux par les différentes avant-gardes de la première moitié du vingtième siècle, les artistes - et ceux représentés à Rennes 1 au premier chef - ont en quelque sorte digéré les travaux de leurs prédécesseurs et inscrit leurs propres productions au cœur de l'espace social, dans le projet moderniste des campus universitaires. Ce processus d'appropriation collective des ruptures avant-gardistes se retrouve d'ailleurs dans le recours à des matériaux et à des styles assez standards pour l'époque : le béton et le métal dominant donc et dans une pré éminence de formes abstraites.

La faible représentation des artistes lauréats des 1% dans les collections des musées d'art moderne et contemporain ou dans les ouvrages d'histoire de l'art du XX^{ème} siècle ne laisse pas d'interroger. De fait, leurs travaux sont aussi représentatifs d'une histoire du goût des années où ils ont été actifs : celui des architectes, des décideurs, des commanditaires qui ont fait appel à eux. Et ces formes sont aussi celles qui correspondent à l'expérience de l'art faite massivement par les usagers successifs de ces bâtiments publics. Au quotidien, ces œuvres sont donc très visibles. Sont-elles pour autant réellement vues ? Comme œuvres ou objets relevant d'autres catégories de l'activité humaine ? Implantées dans le cadre de normes administratives autant que sociales et politiques, les œuvres perdurent bien au-delà de l'évolution des cadres normatifs qui les ont vu apparaître. Effet brutal parfois, les changements qui adviennent ensuite peuvent entrer en conflit avec les logiques artistiques définies par leur auteur. Il est vrai que ce dernier est ensuite hélas peu – voire pas – consulté pour les modifications autour de son travail. Le contexte universitaire, espace inscrit dans des limites repérables, est généralement protecteur comparé à la dureté de l'espace urbain, concernant tout particulièrement les œuvres d'art. Mais ici aussi, les environs des œuvres ont évolué au fil des décennies, changeant leur perception. Ainsi, les bassins desquels surgissaient certaines ne sont plus en eau depuis des lustres, bouleversant le rapport au sol et au socle. Une rampe aménagée pour rendre accessible un bâtiment aux personnes à mobilité réduite vient barrer visuellement une sculpture... mais crée dans le même moment un cheminement circulaire permettant des points de vue jusque-là inédits. Il est d'ailleurs frappant de voir combien le rapport à l'art des services techniques est fondamental dans le devenir des œuvres. Eux aussi agissent en fonction de leurs propres représentations de ce qu'est – ou n'est pas – une œuvre d'art pour entretenir les abords des œuvres ou procéder aux aménagements postérieurs, constructions nouvelles par exemple.

¹ C'est du moins comme cela que le décret du 17 Juin 1951 définit l'intervention des artistes dans les bâtiments relevant du Ministère de l'Education Nationale.

² Voir à ce sujet *Lannion*, 2009. Livre d'artiste édité à 500 exemplaires par les éditions P <http://www.editions-p.com>

Répliques, une exposition

Hervé Beurel questionne notre regard sur ce patrimoine au travers de sa propre création, comme un révélateur. Pour rendre visibles dans un même espace intérieur les œuvres choisies, il a réalisé des plans vidéo fixes sur ces objets sculpturaux immobiles. Sorte de non-sens apparent, les vidéos en boucle construisent un point de vue unique sur chaque sculpture figurée ou restituée, quand le principe même de la sculpture est au contraire de proposer des points de vue mouvants. L'image numérique dématérialisée, pure vibration, rend le temps quasi immobile et hésite entre image fixe et animée. Les moniteurs ont été choisis pour leurs caractéristiques d'objets au design homogène, dans un souci d'unité. Il s'agit bien de considérer les images comme liées organiquement au dispositif qui nous les rend visibles. La vidéo envisagée ici comme pratique finalement très matérielle... Les écrans sont disposés sur des socles dont les volumes sont issus directement des sculptures. Mais ici, nous avons affaire à des simulacres, des *Répliques*, volumes en béton travaillés au plus près des modèles. Depuis Rodin et Brancusi, la relation traditionnelle entre la sculpture et son support, entre l'art et le non-artistique donc, a singulièrement été mise à plat et réinterrogée. À son tour, l'artiste nous invite à porter un regard attentif aux matériaux des œuvres, indicateurs notamment de la limite qui se crée entre les aménagements réalisés (les bassins par exemple) et l'œuvre produite ailleurs, dans l'atelier généralement. Ces socles, ironiques présentoirs à vidéo, mettent en abîme ceux des œuvres figurées. Bruts, arides mêmes, ils constituent une réalité tangible qui dialogue avec les images vibrantes. Un poste posé directement au sol évoque en creux la seule sculpture sans socle visible, celle de Vincent Batdebat (la *Porte du Soleil*). Inversement, un autre ne comporte aucun écran : il renvoie à l'œuvre de Paolo Santini à l'INSA positionnée, elle, sur deux socles.

L'exposition *Répliques* présente dans un espace intégralement vitré des objets et des images. Leur articulation crée des perspectives réelles sur le campus Beaulieu de Rennes¹. La scénographie vise à proposer des déambulations, métaphore des parcours vers les œuvres dans l'espace extérieur. Une incitation à aller voir au-delà des vitrages les œuvres en direct.

Répliques, une édition

L'édition *Répliques*, complémentaire de l'exposition, a été voulue comme une forme légère et nomade. D'un format classique, les feuilles pliées mais non reliées mettent en regard des images noir et blanc et couleur. Elles peuvent se dissocier aisément pour être affichées, comme poster par exemple. L'aléatoire du maniement des pages renvoie à celui de la découverte des œuvres implantées sur les campus qui se donnent à voir au fil des cheminements selon des logiques individuelles.

La pratique d'Hervé Beurel le conduit à utiliser souvent la photographie comme outil privilégié pour produire des formes visibles. Pour autant, il ne se définit pas comme photographe ni comme documentariste ; il mène son activité clairement dans le champ de l'art, comme terrain nourricier et espace dans lequel il inscrit à son tour ses réalisations. Pour ses travaux antérieurs souvent fondés sur des œuvres murales, la frontalité s'imposait logiquement. À Rennes 1, il a choisi les œuvres en volume. Produisant, elles, leurs propres points de vue, il en va donc autrement. Ses photographies agissent comme description, selon un angle relativement standard, celui suscité par l'œuvre elle-même dans son contexte. En noir et blanc pour la neutralité et la précision descriptive des volumes par les ombres et les lumières que permet cette technique, ces images sont lisses : pas de recherche de créativité mais une mise à distance volontaire, celle de l'archive. Volontairement neutres, elles s'articulent à celles en couleur, caractérisées par une énigmatique pixellisation. Ces visuels, issus du point de vue satellitaire - décorrélé de l'expérience sensible - tendent vers une forme d'abstraction visuelle tant le cadrage resserré, combiné au flou du zoom poussé, compose des images écrasées, restituant certes l'œuvre dans son contexte, mais de manière décalée. Et, étrangement, la photographie couleur habituellement perçue comme plus proche de l'expérience sensorielle, est travaillée de manière à mettre à distance le figuré, à friser parfois le non figuratif. Au final, deux points de vue sont proposés sur chaque œuvre, l'un figuratif, l'autre presque abstrait. Le recours au point de vue zénithal crée pourtant au final une forme de parenté avec la pratique de l'architecte Arretche, auteur des campus de Rennes 1 très visiblement dessinés en plan. Hervé Beurel pointe ainsi une zone devant l'INSA, où les allées dessinent d'énigmatiques formes géométriques. Cet espace, étrangement plus lisible du ciel que du sol, a conduit à en faire apparaître une image au centre de l'édition, miroir coloré et actuel de la couverture. Le soin méticuleux apporté à la qualité graphique des images et le cadrage, millimétré, visent à composer chaque image en fonction de son usage et de son positionnement dans l'espace de l'édition. Cela donne d'ailleurs aux visuels un caractère beaucoup plus universel. Soudainement, les œuvres des campus de Rennes 1 deviennent une matière intéressante à prendre en compte par le spectateur, qu'il connaisse ou non les espaces figurés.

Versant durable du projet, l'édition *Répliques* restera active bien après la fin de l'exposition au Diapason. Ce livre d'artiste, diffusé gratuitement, contribue à une forme de dispersion, de dissémination dans l'espace social des images des œuvres sources. Il construit également une mémoire à venir de la présence de l'art dans une université où dominent les sciences dures. Issu d'un lieu particulier, il prend une dimension presque générique. Notre regard sur ces œuvres déjà patrimoniales s'en trouve singulièrement enrichi et réactivé par cette proposition artistique contemporaine.